

Objectifs : une initiation aux questions philosophiques de la notion de « perception »

Un autre regard sur les Lumières.

L'homme : ce que dit la fable.

Une initiation aux questions philosophiques de la question de l'homme.

LA FONTAINE PHILOSOPHE

Lectures analytiques

Texte 1 : Hippolyte Taine, *La Fontaine et ses fables*

Texte 2 : Hippolyte Taine, *La Fontaine et ses fables*

Texte 3 : Jean de La Fontaine, Discours à Madame de la Sablière, *Fables*, livre IX

Texte 4 : Jean de La Fontaine, Les deux rats, le renard et l'œuf, *Fables*, livre IX

Texte 5 : Anne Sylvestre, *La Vache Engagée*

Textes complémentaires

Texte 1 : Le texte de Descartes sur l'animal machine.

Texte 2 : Cyrano de Bergerac, Plaidoyer au parlement des oiseaux (voir sur le site, commentaire composé).

HIPPOLITE TAINE La Fontaine et ses fables, La Fontaine en ses fables



Orphelin de père à 13 ans, il fait des études brillantes mais il a la réputation d'être une forte tête et il ne fait pas allégeance aux idées en cours, défendues par Victor Cousin. Il échoue à l'agrégation de philosophie, choisit la Province et y enseigne. En 1853, il présente une thèse sur les *Fables* de La Fontaine.

Il adopte les idées positivistes et scientistes émergeant et commençant à s'imposer.

Muté à Besançon après son doctorat, il refuse l'affectation, s'installe à Paris, s'inscrit à l'école de médecine et commence à écrire. Il se fait mettre en congé et part six semaines en Angleterre. En 1863, il publie son *Histoire de la littérature anglaise* en cinq volumes. C'est un

best-seller. Il peut vivre de sa plume. Mais le succès de son livre lui vaut une nomination de professeur d'histoire de l'Art et d'esthétique à l'École des Beaux-arts et à Saint Cyr.

Texte 1 : Hippolyte Taine, *La Fontaine et ses fables*,

Un seul genre de vie intéresse au dix-septième siècle, la vie de salon : on n'en admet pas d'autres ; on ne peint que celle-là ; on efface, on transforme on avilit, on déforme les êtres qui n'y peuvent entrer, l'enfant, la bête, l'homme du peuple, l'inspiré, le fou, le barbare ; on finit par ne plus voir dans l'homme que l'homme bien élevé, capable de discourir et de causer, irréprochable observateur des convenances. Et cet homme ainsi réduit va s'écourtant tous les jours. A mesure qu'on avance dans le dix-huitième siècle, les règles se rétrécissent, la langue se remplace, le joli remplace le beau l'étiquette définit plus minutieusement toutes les démarches et toutes les paroles ; il y a un code établi qui enseigne la bonne façon de s'asseoir et de s'habiller, de faire une tragédie et un discours, de se battre et d'aimer, de mourir et de vivre ; si bien que la littérature devient une machine à phrases, et l'homme une poupée à révérences. Rousseau, qui le premier protesta et déclama contre cette vie restreinte et factice, parut découvrir la nature. La Fontaine, sans protester si déclamer, l'avait découverte avant lui.

Il a défendu les bêtes contre Descartes qui en faisait des machines. Il n'ose pas philosopher en docteur, il demande permission ; il hasarde son idée, comme une supposition timide, il essaye d'inventer une âme à l'usage des rats et des lapins. Il décrit avec complaisance cette âme charmante que Gassendi* appelait « la fleur la plus vive et la plus pure du sang ». Il subtilise « un morceau de matière, un extrait de la lumière, une quintessence d'atome, je ne sais quoi de plus vif et de plus mobile encore que le feu ». Il met cette âme en l'enfant comme en l'animal, et nous fait ainsi parent des bêtes. Seulement il en ajoute chez nous une seconde « commune à nous et aux anges, fille du ciel, trésor à part, capable de suivre en l'air les phalanges célestes, lumière faible et tendre, pendant nos premiers ans, mais qui finit par percer les ténèbres de la matière ». Ces gracieuses rêveries, imitées de Platon, vraie philosophie de poète, peignent son sentiment plutôt que sa croyance. En effet, c'est le sentiment qui l'attache à ses pauvres héros à quatre pattes, petites gens qu'on

dédaigne et qu'on rebute. Il plaide pour eux, il les aime. (...) à force de naturel, il comprenait la nature, et voyait l'âme où elle est, c'es-à-dire partout.

Nous avons fait comme lui, à force de science et d'expérience. Depuis deux cent ans, les êtres qu'on séparait au dix-septième siècle se sont rejoints, et les choses ont repris leur parenté naturelle. Elles sortent les unes des autres, celles d'en haut et celles d'en bas, en sorte que la plus noble prend sa substance et sa nourriture dans la plus basse, et qu'ensemble elles forment une chaîne dont on ne peut détacher aucun anneau.

**Gassendi est un philosophe qui connut une grande célébrité à son époque.*

Texte 2 : Hippolyte Taine, *La Fontaine et ses fables*

Il peint rarement et toujours en deux mots leur extérieur. C'est au caractère seul qu'il s'attache. Il est l'historien de l'âme, et non du corps. Pour représenter aux yeux cette âme, il lui donne les sentiments et les conditions de l'homme ; ce mélange de la nature humaine, loin d'effacer la nature animale, la met en relief, et le chapitre de zoologie n'est exact que parce qu'il est une comédie de mœurs. La poésie montre ici toute sa vertu. En transformant les êtres, elle en donne une idée plus exacte ; c'est parce qu'elle les dénature qu'elle les exprime ; et elle est le plus fidèle des peintres, parce qu'elle est le plus libre des inventeurs. Elle dépasse ainsi la science et l'éloquence, et j'ose dire que les portraits de La Fontaine sont plus exacts et plus complets que ceux de Buffon. Tantôt Buffon décrit minutieusement, en naturaliste, les mœurs et les organes de chaque animal. La Fontaine anime et résume tous ces détails dans une épithète plaisante. Tantôt Buffon, fait des plaidoyers ou des réquisitoires, et conclut sans restriction à l'éloge ou au blâme. La Fontaine dit le bien et le mal, raille le chien qu'il juge « soigneux et fidèle », mais qu'il trouve aussi « sot et gourmand », il peint ses héros sans parti-pris, tour à tour fripons et dupes, heureux et malheureux, avec ce mélange de laid et de beau que fait la nature, et cette alternative de peines et de plaisirs qui est la vie. Le poète est plus court, et plus, animé, que le zoologiste, plus impartial et plus véridique que l'orateur.

Texte 3 : Jean de la Fontaine, *Discours à Madame de la Sablière, Fables, livre IX.*

Dans cette « fable », qui est moins une fable qu'un « droit de réponse » aux théories de Descartes, La Fontaine ne résout pas vraiment l'aporie philosophique : les animaux ne sont pas des machines, mais pour autant ont-ils en eux ce principe d'animation qu'en l'homme on appelle l' « âme ». J'ai omis les premières lignes qui sont une introduction s'adressant à une nommée Iris, qui figure Mme de la Sablière.

En gris l'exposé de la philosophie de Descartes. En noir, l'argumentation de La Fontaine, à partir de quatre exemples successifs : le cerf et l'instinct de survie ; la perdrix et l'instinct de protection des siens ; les castors et l'organisation sociale orientée vers la construction ; les « renards » (ou une espèce proche) et l'instinct guerrier, qui se transmet de génération en génération. Il y a quatre traits qui sont analogiquement des traits constitutifs de la nature humaine. Mais l'auteur n'en tire pas de conclusions pour affirmer que l'homme et l'animal sont identiques. Il s'appuie simplement sur ces exemples pour montrer que chaque fois, l'animal suit un instinct plus fort que tout, et non pas sa volonté ou sa raison. En réalité, il ne distingue pas nettement les « plans » de la question philosophique qui le préoccupe. Le premier problème de l' « impression », autrement dit de comment le monde extérieur agit, affecte sensiblement le corps de l'homme (et le conditionne au moins partiellement, l'homme tente d'échapper à la douleur et il recherche le plaisir). Il voit très bien la question de la mémoire, ce que Proust et Bergson vont analyser avec un outillage renouvelé par les recherches de la psychologie. Et il s'appuie sur les exemples pour défendre l'idée de l'âme humaine, sans pour autant dire nettement si l'animal a aussi une âme. Il défendra cette idée dans la fable suivante.

Le texte est long, j'ai mis la structure argumentative en couleurs successives. Entre l'exemple 3 et l'exemple 4, on a une transition de quelques lignes. Elle participe de l'effet oratoire particulier qui consiste à souligner l'autorité de la source citée, ici un roi polonais.

Rien ne vous interdit de scinder de texte en deux.

(...) ne trouvez pas mauvais

Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits

De certaine philosophie,

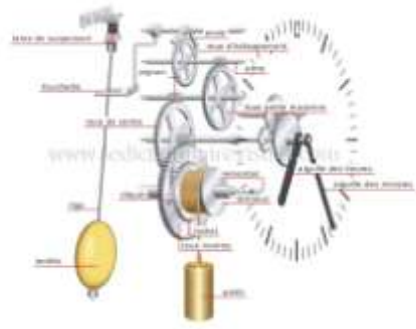
Subtile, engageante, et hardie.

On l'appelle nouvelle: en avez-vous ou non

Oùï parler? Ils disent donc

Que la bête est une machine;
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts:
 Nul sentiment, point d'âme; en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein:
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
 La première y meut la seconde;
 Une troisième suit; elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle:
 L'objet la frappe en un endroit;
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
 L'impression se fait. Mais comment se fait-elle?
 Selon eux, par nécessité,
 Sans passion, sans volonté:
 L'animal se sent agité
 De mouvements que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
 Ou quelque autre de ces états.
 Mais ce n'est point cela: ne vous y trompez pas. -
 Qu'est-ce donc? - Une montre. - Et nous? - C'est autre chose.
 Voici de la façon que Descartes l'expose,
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
 Chez les païens, et qui tient le milieu
 Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
 Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur:
 "Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
 J'ai le don de penser; et je sais que je pense."
 Or vous savez, Iris, de certaine science,
 Que, quand la bête penserait,
 La bête ne réfléchirait
 Sur l'objet ni sur sa pensée.
 Descartes va plus loin, et soutient nettement
 Qu'elle ne pense nullement.
 Vous n'êtes point embarrassée
 De le croire; ni moi.
 Cependant, quand aux bois
 Le bruit des cors, celui des voix,
 N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
 Qu'en vain elle a mis ses efforts
 A confondre et brouiller la voie,
 L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
 En suppose un plus jeune, et l'oblige par force
 A présenter aux chiens une nouvelle amorce.

 Que de raisonnements pour conserver ses jours!
 Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
 Et le change, et cent stratagèmes
 Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
 On le déchire après sa mort:
 Ce sont tous ses honneurs suprêmes.



Gustave Courbet

Quand la Perdrix
 Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va, traînant de l'aile,
Attirant le Chasseur et le Chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le Chasseur croit que son Chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'Homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste, et dure en son entier:
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit: commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître d'oeuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire;
Mais voici beaucoup plus; écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant:
Je vais citer un prince aimé de la Victoire;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman:
C'est le roi polonais. Jamais un roi ne ment.
Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps:
Le sang qui se transmet des pères aux enfants
En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah! s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure,

Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci?
 Ce que j'ai déjà dit: qu'aux bêtes la nature
 Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
 Que la mémoire est corporelle;
 Et que, pour en venir aux exemples divers
 Que j'ai mis en jour dans ces vers,
 L'animal n'a besoin que d'elle.
 L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
 Chercher, par le même chemin,
 L'image auparavant tracée,
 Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
 Sans le secours de la pensée,
 Causer un même événement.
 Nous agissons tout autrement:
 La volonté nous détermine,
 Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine:
 Je sens en moi certain agent;
 Tout obéit dans ma machine
 A ce principe intelligent.
 Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
 Se conçoit mieux que le corps même:
 De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
 Mais comment le corps l'entend-il?
C'est là le point. Je vois l'outil
 Obéir à la main; mais la main, qui la guide?
 Eh! qui guide les cieux et leur course rapide?
 Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
 Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts:
 L'impression se fait; le moyen, je l'ignore.
 On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
 Et, s'il faut en parler avec sincérité,
 Descartes l'ignorait encore.
 Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux:
 Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
 Dont je viens de citer l'exemple,
 Cet esprit n'agit pas; l'homme seul est son temple.
 Aussi faut-il donner à l'animal un point,
 Que la plante, après tout, n'a point.
 Cependant la plante respire.
 Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?



Pour vous aider à comprendre : Réécriture du Discours à Mme de la Sablière

Attention, Jean de la Fontaine n'élude pas la question. Il ne résout pas l'aporie. Il ne peut admettre que l'animal soit ramené à une machine parce qu'il ressent le lien organique entre le monde animal et le monde humain. Il aime ce monde animal qu'il met en scène. Mais il ne peut écarter cette différence foncière entre l'homme et l'animal. L'un est guidé par l'instinct, à commencer par l'instinct de survie, l'autre est animé par une force plus haute, qu'il décline sous la faculté de « volonté », pour ensuite l'appeler « l'âme ». Quant à la « perception », l'impression qui affecte nos sens, il résout la question en disant qu'on n'en peut rien savoir, et qu'elle est un mystère. Il voit les questions liées à cette union substantielle du corps et de l'âme, que les philosophes ont vu depuis la très haute antiquité et tenté de résoudre. Quoi qu'il en soit, il faut saluer l'art du fabuliste qui réussit à poser les questions philosophiques tenues pour décisives en versifiant.

Permettez chère madame que j'intègre dans mes fables certains traits d'une philosophie nouvelle, subtile, engageante, et hardie, dont vous avez sans aucun doute entendu parler qui affirme que la bête est une machine. Dans l'animal tout se

ferait sans choix, par ressorts ; l'animal n'aurait pas d'âme, il n'a pas de sentiment : en lui tout est corps Un peu comme une montre qui marche aveugle et sans but. Elle fait tic tac, tic tac. On l'ouvre et une roue y tient lieu de tout l'esprit du monde; une première roue meut la seconde et la troisième suit, qui sonne à la fin. L'animal est comparable à ce mécanisme. Il reçoit une impression, et là où il a reçu l'impression, elle se communique à un autre endroit qui la répercute.

Ainsi l'impression se communique au corps tout entier.

Mais comment se fait-elle cette impression? Pour les philosophes mécanistes, par nécessité, sans passion ni volonté. L'animal est agité par des affections que l'on appelle communément « Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle », C'est Descartes qui expose la théorie. (*j'ai zappé la critique de Descartes qui se comprend bien*).

"Sur tous les animaux, enfants du Créateur,

J'ai le don de penser; et je sais que je pense."

Oui, mais quand bien même la bête penserait, elle ne pourrait réfléchir ni sur sa pensée, si sur l'objet de sa pensée.

Tandis que l'homme, oui. Descartes va même plus loin et affirme que l'animal ne pense pas. Vous pouvez le croire, et moi aussi.

Pourtant...

Pourtant quand le vieux cerf poursuivi par la meute a épuisé toutes ses ressources et qu'il est acculé, il oblige un cerf plus jeune à présenter aux chiens une nouvelle amorce. Voilà bien des raisonnements pour conserver la vie, bien des stratagèmes dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort! On le dépècera après la mort, lui rendant par là un suprême honneur.

Pourtant, quand la Perdrix voit ses petits en danger, et incapable de fuir, elle va traînant de l'aile attirer le Chasseur et le Chien sur ses pas et détourner le danger pour sauver sa famille. E quand le chasseur croit que le chien l'attrape, elle s'envole alors et rit de l'homme, confus qui la suite en vain des yeux.

On sait qu'il existe une contrée dans le Nord, où les habitants vivent, ainsi qu'aux premiers temps dans une ignorance profonde. Les animaux eux, construisent des ponts et des barrages. La société de ces Castors est une république sur le modèle de celle de Platon où l'on fait obéir les ouvriers. Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit, Jamais on ne pourra m'obliger à le croire...

Mais voici beaucoup plus encore. Je tiens ce récit d'un roi polonais dont le nom est un mur à l'empire ottoman. **Jamais un roi ne ment.** Il dit donc ce roi polonais que, sur sa frontière, des animaux, germains du renard, qui se font une guerre permanente. Le sang se transmet des pères aux enfants, en renouvelle la matière. Corps de garde avancé, vedettes, espions, embuscades, partis, et mille inventions, ils connaissent l'art de la guerre sur le bout des phalanges. Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait rendre Homère et même il devrait nous rendre le rival d'Epicure.

Que répondrait-il à ces exemples ?

Ce que j'ai déjà dit: que dans l'animal la nature opère par les seuls ressorts ; que la mémoire est corporelle et que l'animal n'a besoin que d'elle. La trace mnémotechnique revient dans sa mémoire sans le secours de la pensée,

Mais l'homme agit tout autrement. La volonté le détermine : non l'objet ni l'instinct. Dans sa « machine », tout obéit à ce principe intelligent distinct du corps et qui pourtant se conçoit mieux que le corps même et qui est l'arbitre suprême de tous nos mouvements. Comment le corps l'entend-il, c'est là le problème. Lorsque je vois l'outil, j'obéis à la main, mais la main, qui la guide ? Qui guide les cieux et leur course rapide? Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps. Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts. L'impression se fait : comment ? je l'ignore, c'est un mystère dont Dieu seul a le secret.

Descartes aussi l'ignorait. Là-dessus nous sommes tous égaux.

Mais ce qui est sûr, c'est qu'en ces animaux dont je viens de citer l'exemple, cet esprit n'agit pas; l'homme seul est son temple.

Aussi faut-il donner à l'animal un point, que la plante n'a point...

Cependant la plante respire. Que répondrez-vous à cela ?

Voici la réponse que Jean de la Fontaine donne à la question de l' « âme animale ».

Texte 4 : Jean de la Fontaine, Les deux rats, le renard et l'œuf.

Deux Rats cherchaient leur vie; ils trouvèrent un œuf.

Le dîné suffisait à gens de cette espèce:

Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.

Pleins d'appétit et d'allégresse,

Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,

Quand un quidam parut: c'était maître Renard.

Rencontre incommode et fâcheuse:

Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,

Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler, ou le traîner:

C'était chose impossible autant que hasardeuse.

Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort:
Je subtiliserais un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor:
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux;
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré:
Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais, quoique ayant commencé,
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du Ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière;
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière.

Texte 5 : Anne Sylvestre La Vache Engagée

<https://youtu.be/v6oO6yf9IcQ>

Dis-moi Germaine, sais-tu ça ?
Y'a plus de raison qu'on le cache,



L'an prochain, paraît-il qu'on va
Penser aux problèmes des vaches.
Les miennes se sont réunies
Dana un sursaut d'indépendance
Et m'ont fait part de leurs soucis
Pour exposer leurs doléances

Refrain : Les vaches ont une âme aussi
 C'est le laitier qui me l'a dit.

A l'heure de donner leur lait,
Elles endurent un supplice.
La machine à traire leur fait
Aux mamelles des cicatrices.
Outre que c'est humiliant
Par son côté trop mécanique,
C'est aussi très traumatisant
Du point de vue de l'esthétique

Refrain...

Souhaitant que les autorités,
Dans un esprit très boviniste,
Leur concède sans tarder
Ce qui rendra leur vie moins triste.
Elles disent que s'il le fallait
Elles quitteraient leurs pâturages
Et feraient la grève du lait
Et le boycott du vêlage.

Refrain...

Une autre revendication
M'a semblé de juste nature.
Elle porte sur la façon
De traiter leur progéniture.
Elles ont en effet compris
Par intuition toute bovine
Qu'on leur fait faire des petits
Pour une sinistre cuisine.

Refrain

Le problème le plus brûlant
A trait à leur vie sexuelle :
Jamais de taureau dans leur champ,
C'est pas la peine d'être belle.
En effet leur fécondation
Se fait par un intermédiaire
Qui n'inspire pas leur passion,
J'ai nommé le vétérinaire.

Refrain...

Elles m'ont bien persuadé
Que leurs plaintes sont naturelles,
Mais j'apprends qu'on leur a donné
Toute une année, rien que pour elles.
On va réunir un congrès
Sur la condition des vaches.
Le président sera le boucher,
C'est intéressant qu'on le sache.
Les vaches n'ont plus de souci,
Au laitier, au boucher, merci